

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

BERNARD FRIPIAT

ALORS, ON JOUE ?



ALORS, ON JOUE ?

(Ecrit en 2001, elle fut depuis jouée par trois compagnies)

Comédie en 1 acte
De
Bernard FRIPIAT

À Jacqueline Salaun qui fit à ce lever de rideau l'amitié de le susciter

Bernard FRIPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS
Tél. : 01.47.83.94.72.
<http://pascal.rabier.free.fr>
Dépôt : SABAM (Belgique) Responsable: Yves Haubourdin
(00 32 2 286 82 73) yves.haubourdin@sabam.be
Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD

MERCI DE ME JOUER

Le théâtre étant un art qui se vit en direct devant un public, il génère une légitime angoisse. Naturellement cette angoisse s'exprime, quels que soient les comédiens. Et c'est cette angoisse qui explique que l'on ne peut pas faire de théâtre sans passion. Cette passion doit être très forte si elle veut vaincre l'angoisse et permettre à l'acteur d'atteindre la ligne d'arrivée que ponctuent les saluts et les applaudissements. Nous allons découvrir les coulisses d'une troupe afin de savoir si la passion l'emportera. Ecrit en 2000, ce lever de rideau fut joué à Paris (salle Jean Dame) et à Namur (théâtre la ruelle aux baladins).

Catherine. Si elle pouvait, Catherine jouerait avec plaisir dans *Autant en emporte le vent* ou *Angélique marquise des anges*. Une comédienne a presque le devoir d'être coquette. Mais l'âge aidant cette coquetterie peut devenir encombrante.

Edouard. Il préférerait indubitablement une bonne comédie de Guitry ou un bon de Funès. Toutes les troupes connaissent le boulot entrain qui les détend mais dont la décontraction irrite parfois. Sa bonne humeur détend souvent l'atmosphère même si ses vanes sont parfois source de malentendus.

Ferdinand. Il ne m'étonnerait pas que ses amis intimes le surnomment « le prof », il ne m'étonnerait même pas qu'il ait été prof de français. D'ailleurs, il préférerait mille fois jouer une tragédie de Racine ou de Corneille. Même Molière lui semble parfois un peu futile. Heureusement, il a conscience d'apporter à la troupe rigueur et sérieux. Mais quelle peut-être l'angoisse d'un tel homme ?

Jacqueline. Dans toute troupe, il y a un catalyseur. Une personne chez qui toutes les angoisses viennent échouer. Car il est indispensable qu'elles échouent si l'on veut que la pièce existe. Le catalyseur, lui, n'a pas le droit à l'angoisse. Ça tombe d'ailleurs bien, il n'a pas le temps. Ses compagnons lui en savent gré, mais savent aussi que quand Madame a un caprice, tout le monde s'exécute. Quelle est la pièce qu'elle a envie de jouer ? Mais celle qu'elle joue, tout simplement.

Rosette. Rosette préférerait une pièce davantage moderne et ne serait pas opposée à un metteur en scène fumeux. Heureusement que les méthodes de décontraction n'ont aucun secret pour elle. Celles-ci lui permettent d'entrer dans un personnage et d'y rester. Elle est parfois un peu fatigante avec ses leçons de yoga, mais sa naïveté est telle que ses compagnons l'en remercient.

Albertine. Albertine est la seule personne indispensable de la troupe. Elle fait tout : le maquillage, la technique, l'habillage. Ce n'est pas le théâtre qui l'attire dans ce groupe, mais le rejet de la solitude et cette inavouable envie de se rendre utile. Elle adore être dans la salle et lire son roman.

ACTE UNIQUE

La pièce se situe sur une scène de théâtre utilisée comme lieu de répétition. Tous les personnages ont dépassé la soixantaine et possèdent une brochure qui contient la pièce qu'ils doivent jouer. Albertine est installée dans le public comme n'importe quel autre spectateur. Grâce à une discrète lampe de poche, elle lit son roman. Naturellement, si le spectacle possède un peu de retard, elle n'hésitera pas à manifester à haute voix sa mauvaise humeur.

Scène 1

Ferdinand. Dis donc, j'ai lu la pièce. Il y a des longueurs, mais ce n'est pas trop mal. T'as déniché ça où ?

Jacqueline. C'est un copain qui me l'a pondue.

Ferdinand. Il pond bien, mais il y a des longueurs. Il faudra couper. En plus, il y a quelques répliques qui me déplaisent, faudra les changer. Et puis, la psychologie de certains personnages m'échappe un peu. Mais je suppose que ton copain pourra nous la décrire ?

Jacqueline. Sûrement !

Catherine. Et qui va mettre en scène ? Parce que je suis désolée mais si on veut travailler sérieusement, il nous faut un metteur en scène. C'est la mode.

Edouard. *(Que cette perspective n'enchanté guère).* On est vraiment obligé de suivre la mode ?

Catherine. Sinon, on ne sera jamais pris au sérieux. Et, à titre personnel, j'ai un certain statut à défendre.

Ferdinand. Je serai plus à l'aise si quelqu'un me donne des indications précises. Personnellement, j'ai besoin d'être dirigé.

Edouard. D'accord, ça ne me dérange pas que quelqu'un vous dirige. À condition qu'il ne vienne pas jouer les chefaillons. Au XXI^e siècle, la règle est la suivante : le metteur en scène propose, l'acteur dispose.

Jacqueline. Je ne connaissais pas ce principe.

Edouard. Attends ! Le XXI^e siècle vient à peine de commencer, laisse-lui le temps !

Catherine. Autre chose, si on ne veut pas passer pour des amateurs, il ne faut pas que le metteur en scène joue.

Edouard. Pourquoi ?

Catherine. Parce que les professionnels savent qu'on ne peut pas jouer et mettre en scène.

Jacqueline. *(Ironique).* C'est d'ailleurs la question qu'on leur pose pour savoir s'ils sont professionnels.

Catherine. Et je vous préviens, il n'est pas question que je me sacrifie. *(Un temps).* Je parle dans l'intérêt de la troupe. Il existe des talents d'actrice dont une équipe artistique soucieuse de qualité doit pouvoir ne pas se priver.

Edouard. Et bien, c'est facile. Il suffit de choisir parmi nous celui qui joue le moins bien et on le nomme metteur en scène.

Jacqueline. (*Contrariée*). C'est exactement ce que je comptais faire.

Edouard. Les grands esprits se rencontrent.

Jacqueline. Seulement, maintenant, ce n'est plus possible.

Edouard. Pourquoi ?

Jacqueline. Parce qu'un des grands esprits s'est montré trop bavard.

Catherine. On n'a qu'à en inventer un ! On fera la mise en scène entre nous.

Jacqueline. Dites ! Je passe du coq à l'âne, mais personne n'a vu Albertine ?

Catherine. (*Amusée*). Passer du coq à l'âne et parler d'Albertine, si elle t'entendait.

Albertine. (*Assise dans la salle*). J'ai entendu.

Jacqueline. Qu'est-ce que tu fais-là ?

Albertine. Je lis mon roman. Heureusement que je l'ai. Parce que si vous croyez que c'est amusant d'entendre vos âneries.

Catherine. Toujours aussi aimable !

Jacqueline. Pourquoi ne montes-tu pas sur la scène ?

Albertine. Parce que je ne suis pas comédienne.

Jacqueline. Ce n'est pas une raison.

Albertine. Ben si ! (*À la personne située près d'elle*). Il faut toujours qu'elle dise n'importe quoi.

Jacqueline. Allez viens !

Albertine. Non, je vous connais. Si je monte sur scène, vous allez m'embrigader comme comédienne. (*À la personne située à ses côtés*). Je les connais, ils ont tellement de mal à trouver des gens que le malheureux qui monte sur scène, il ne peut plus redescendre. Ça ne vous tente pas par hasard ? (*Un temps*). Parce que c'est le moment...

Jacqueline. Écoute ! Tu es maquilleuse, habilleuse et c'est toi qui fais la régie. Donc, même si on le voulait, on ne pourrait pas t'utiliser comme comédienne.

Catherine. Viens ! Tu sais bien que Jacqueline aime bien avoir tout son petit monde autour d'elle.

Albertine. Bon je monte. Mais c'est vraiment ...

Jacqueline. (*Coupant*). Pour me faire plaisir.

Albertine. Pour économiser les piles de ma lampe.

Elle monte sur scène.

Bon je fais quoi ?

Jacqueline. Pour le moment rien !

Albertine. C'était vraiment la peine que je monte.

Jacqueline. On va faire la distribution, on va avoir besoin de ton avis.

Edouard. À ce propos, je crois que le rôle de l'accroche-cœur devant qui toutes les filles tombent en pâmoison a été écrit pour moi. (*À Jacqueline d'un ton taquin*). Tu as dû parler de moi à ton copain ? (*À Catherine, jouant le rôle à la Belmondo*). Madame, ma petite Madame, je vois que vous fondez à vue d'œil devant la divinité de mon physique ... Madame, ma petite madame, vous allez craquer ... Vous le savez, je le sais ... Vous savez que je le sais et je sais que vous le savez ... Alors, Madame, ma petite Madame, craquez tout de suite et tombez dans mes bras... Ainsi vous souffrirez moins. (*Cessant de jouer*). Du sur-mesure.

Ferdinand. Tu as vraiment eu autant de conquêtes que ça ?

Edouard. Je n'ai pas seulement eu, Monsieur. J'ai toujours.

Ferdinand. À ce point-là ?

Édouard confirme.

Et tu crois que le vécu aide à interpréter un personnage ?

Edouard. Sûr !

Catherine. Tous les professionnels savent ça.

Ferdinand. (*Résigné*). Alors, je prends le rôle du cocu.

Edouard. (*Songeant à l'infortune chronique de Ferdinand*). Tu peux, en effet.

Catherine. Moi, j'hésite entre les deux grand-mères.

Edouard. C'est facile, tu prends l'une et Rosette prend l'autre.

Catherine. D'accord ! Mais reste à savoir laquelle.

Ferdinand. (*D'un ton professoral*). Tu n'as qu'à choisir le rôle qui correspond le mieux à ta personnalité.

Catherine compte les répliques.

Edouard. (*Ironique*). Tous les professionnels savent ça !

Jacqueline. Qu'est-ce que tu fais ?

Catherine. Je compte les répliques. Je prendrai le rôle qui en possède le plus.

Edouard. On t'a dit « par rapport à ta personnalité ».

Catherine. Tu ne vas tout de même pas nier que je suis plus bavarde que Rosette !

Ferdinand. (*D'un ton réprobateur*). Tu as surtout envie qu'elle ait moins de répliques que toi.

Catherine. Normal, je la ménage. Elle n'est plus toute jeune.

Edouard. Suffisamment pour être plus jeune que toi.

Catherine. À l'Etat Civil ! Mais dans le théâtre, c'est l'âge artistique qui compte. Et artistiquement, elle est plus âgée que moi.

Edouard. Ce sont les professionnels qui te l'ont dit ?

Catherine. Non, mais si tu l'étais, tu ne me poserais pas la question.

Ferdinand. Au fait ! Artistiquement, qui va jouer la jeune ingénue de 18 ans ?

Jacqueline pense qu'à l'évidence, ce sera elle.

Jacqueline. (*Pensant à elle*). Je me le demande.

Catherine. Pas évident de trouver une fille sérieuse de cet âge-là.

Jacqueline. (*Pensant à elle*). Pourquoi perdre du temps à chercher ?

Edouard. Il y aurait bien ma petite-fille, mais sa mère a peur qu'elle n'attrape le virus du théâtre et qu'elle n'abandonne ses études.

Jacqueline. (*Pensant à elle*). Pourquoi risquer de se disputer avec sa famille ? Alors que ...

Catherine. (*L'interrompant*). Il y aurait bien ma petite-fille, mais elle part en vacances. Si on reprend la pièce en été, il faudra la remplacer.

Jacqueline. (*Pensant à elle*). Pourquoi chercher si loin ce qu'on a sous la main ?

Tous cherchent.

Écoutez ! Franchement, vous avez de la chance que je comprenne l'humour au second degré. Je pourrais être vexée.

Ferdinand. (*N'osant comprendre*). Toi ?

Jacqueline. Le rôle de la plus jeune revient à la cadette de la troupe. Quoi de plus normal ?

Catherine. Tu vas jouer la jeune vierge ingénue ?

Jacqueline. D'accord, je ne suis plus entièrement vierge. Mais je ne serai pas la première comédienne à jouer une vierge alors qu'elle a été initiée aux mystères de l'amour (*un temps*) quelques années plus tôt.

Ferdinand. Mais elle a 18 ans.

Jacqueline. Et alors ? Catherine vient justement de t'expliquer qu'à côté de l'Etat Civil, il y avait l'âge artistique et qu'au théâtre, c'était lui qui comptait.

Edouard. Mais là, il fait de l'accordéon, l'âge artistique.

Catherine. Du saut en élastique, tu veux dire.

Edouard. Tu ne préférerais pas faire la mise en scène ?

Regard terrible de Jacqueline.

Jacqueline. Albertine, franchement, tu crois que ce serait difficile de me transformer en jeune égérie de dix-huit ans

Albertine. (*Du ton d'une femme prête à dire ce qu'elle pense*). Franchement ?

Jacqueline. (*N'ayant pas envie d'entendre*). On peut peut-être rajouter deux ou trois années au rôle.

Scène 2

Arrivée de Rosette. Ferdinand sort l'air inquiet. Édouard se met à étudier son rôle. Albertine continue à lire son roman tout en écoutant ce qu'il se passe.

Catherine. Ah Rosette ! On a pensé que tu serais remarquable dans le rôle de Joséphine.

Rosette. Ah bon ! Vous croyez ?

Catherine. Ferdinand avait pensé à moi, mais je ne m'en sens pas capable. Je prendrai l'autre rôle. Il est fade, mais ce n'est pas grave. Je m'en satisferai.

Rosette. Pourtant il est plus long.

Catherine. Il ne faut pas te fier au nombre de répliques. Ce qui compte, ce sont les effets.

Rosette. Tu crois ?

Catherine. Bien sûr, tous les professionnels te le diront. Le rôle de Joséphine comporte dix fois plus d'effets que l'autre.

Rosette. Tu crois ?

Albertine. *(Ironique).* Tous les professionnels te le diront.

Rosette. *(À Catherine).* Mais alors ! Toi, tu ne feras pas beaucoup d'effets !

Catherine. *(D'une évidente mauvaise foi).* Un ou deux peut-être si je suis dans un beau jour.

Rosette. C'est dommage, parce que tu es très drôle.

Catherine. Crois-moi, c'est bien involontairement. Moi, je préfère dire modestement mon texte. Je connais mes limites et suis déjà bien contente que vous m'acceptiez dans votre troupe.

Rosette. C'est beau la modestie ! C'est une grande leçon que tu nous donnes là.

Catherine. Je suis comme ça.

Jacqueline. Parlant de modestie. As-tu remarqué que nous avons deux scènes ensemble ?

Catherine. Oui, j'ai vu.

Jacqueline. Essaie de ne pas les faire entièrement du fond de la scène !

Catherine. Oh moi, tu sais, moins on me voit.

Jacqueline. Je sais mais moi, ça me gêne.

En parlant Jacqueline va dans le fond de la scène obligeant ainsi Catherine à tourner le dos au public.

Catherine. Je suis timide.

Jacqueline. Peut-être, mais moi, emportée par mon personnage, je te suis du regard et me trouve dos public. Comme toi en ce moment.

Catherine. *(Jouant la naïve).* Tu crois ?

Jacqueline. *(Pas dupe).* Et comme une fois dans le fond du décor, tu restes bien de face, le public ne regarde plus que toi et personne n'entend ce que je dis.

Catherine. Tout ça, c'est d'un compliqué !

Jacqueline. *(Catégorique).* Enfin, si tu me fais à nouveau le coup, je vais m'asseoir dans le public. Te regarder pour te regarder, autant être assise.

Catherine. Bon, je vais voir Ferdinand.

Scène 3

Catherine sort. Édouard se met à défiler avec la main sur l'oreille.

Rosette. Bon ! Moi je me mets en immersion dans mon rôle. Je vais laisser le personnage monter en moi.

Elle ignore le regard caustique de Jacqueline, prend une position statique et se met à parler à son personnage.

Viens Joséphine, pénètre mon corps, emplis mon être jusqu'aux extrémités de mes doigts.

Elle reste immobile. Jacqueline regarde Edouard. Il a la main à l'oreille. On dirait qu'il téléphone.

Albertine. (*À Edouard*). Qu'est-ce que tu fais ?

Edouard. Ben, je récite mon rôle.

Albertine. Pourquoi tu mets ta main sur l'oreille ?

Edouard. Parce que je récite à haute voix.

Albertine. Toi, quand tu parles à haute voix, tu te mets la main sur l'oreille.

Edouard. Ce n'est pas parce qu'on est à la retraite qu'on ne doit pas profiter des progrès de l'Humanité. (*S'excitant à en devenir lyrique*). Depuis la nuit des temps, on se moque des gens qui parlent tout seul. Déjà Cro-Magnon, dans sa grotte, lorsqu'il parlait en solitaire, devait supporter les sarcasmes de sa compagne : (*imitant une mégère*) « arrête de faire le con pendant que je cuis le mammoth » hurlait Cro-magnonne. Et les petits Cro-magnolets se moquaient parce que papa parlait tout seul pendant que maman cuisait le mammoth. Et ça a duré des millénaires. Tous y sont passés : les Egyptiens, les Grecs (*un temps*) Platon parlait tout seul (*reprenant son récit*), les Romains (*un temps*) César parlait tout seul (*reprenant son récit*) Clovis, Charlemagne, Louis XIV, même (*un temps*) Napoléon.

Il devient carrément épique.

Enfin, alors que le XXe siècle touchait à sa fin, l'homo sapiens trouva la solution : il inventa (*un temps*) le téléphone portable. L'Humanité venait de faire l'immense pas en avant que ses fils attendaient depuis la nuit des temps.

Il se met la main à l'oreille et marche en articulant.

Rosette. (*Quittant sa méditation*). Bon, maintenant que Joséphine est en moi, il va falloir que ses mots atteignent ma bouche.

Elle mime l'articulation, constate qu'aucun son ne vient et s'angoisse.

Jacqueline, je ne pourrai pas.

Jacqueline. Tu ne pourras pas quoi ?

Rosette. Articuler ! Joséphine a bien atteint le bout de mes doigts. Seulement, elle est muette. Les gens ne comprendront jamais ce que je dis.

Jacqueline. Attends ! On va essayer : demande-lui un peu de dire trente-trois !

Rosette. Trente-trois !

Jacqueline. C'est parfait ! Si on comprend son trente-trois, on comprend tout.

Rosette. Tu crois ?

Jacqueline. Sûre !

Scène 4

Catherine revient en pleurant.

Jacqueline. Mais qu'est-ce qu'elle a ? Voyons, ce n'est pas grave. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas te mettre dans le fond.

Catherine. Je ne peux pas.

Jacqueline. Comment ça, tu ne peux pas ?

Catherine. À cause de mon bouton !

Jacqueline. Quel bouton ?

Catherine. Le bouton que j'ai sur le nez. Si je me mets devant, tout le public le verra même ceux assis au dernier rang.

Jacqueline. Mais tu n'as pas de bouton !

Albertine. *(Saisissant l'occasion).* Mais si ! Enfin Jacqueline, tu ne vois pas le gros bouton qu'elle a sur le nez ?

Catherine. Il n'est pas sur le nez. Il est sur ma lèvre supérieure.

Albertine. Oui, mais il est devenu tellement gros que, maintenant, il a atteint ton nez. Je me demande même comment tu arrives à respirer.

Catherine. Je dois être horrible à regarder. *(Très Sarah Bernhardt).* Pardonnez-moi mes amis de vous imposer ma vue !

Albertine. Ce n'est rien, on t'aime quand même. Et puis, c'est ton jour de chance. Je suis maquilleuse, je vais te l'enlever.

Elle sort un immense couteau. Catherine pousse un cri et va dans un coin pour pleurer.

Catherine. Je veux mourir.

Albertine. *(D'un ton qui permet toutes les interprétations possibles).* Mais je suis là !

Jacqueline. *(À Catherine).* Tu ne vois pas qu'elle se moque de toi. *(À Albertine).* Albertine, s'il te plaît : dis-lui la vérité ! Est-ce qu'elle a un bouton ? *(Autoritaire).* Albertine, je veux la vérité. Est-ce qu'elle a un bouton ?

Albertine. *(Déçue).* Non !

Catherine. *(Suppliante).* Non ?

Albertine. Non ! Mais si tu veux que je t'enlève quelque chose d'autre, n'hésite pas !

Catherine va près des autres et les interroge. Rosette fait signe que non. Édouard étudie attentivement son visage avant de confirmer le diagnostic de Rosette.

Catherine. Alors il est parti ?

Jacqueline. Ce bouton devait te ressembler. Il a eu la bougeotte.

Catherine. Je te jure que la dernière fois que je me suis regardée dans la glace, il y était.

Jacqueline. C'était quand ?

Catherine. Le jour de mes 50 ans.

Jacqueline. En 25 ans, il en aura eu marre, il sera parti.

Catherine. Et bien maintenant, tu vois, je jouerai tout le temps en avant scène afin qu'on me voie bien.

Albertine. *(Ironique).* Le théâtre est sauvé.

Catherine. Vite une glace que je me voie !

Elle sort.

Albertine. Elle ne s'est plus vue depuis vingt-cinq ans, je me demande si elle ne va pas avoir un choc.

On entend un cri des coulisses.

Jacqueline. (*À Edouard*). Et toi, ça va ? Pas d'état d'âme ?

Edouard. Aucun ! Tu me connais, je n'ai jamais le trac.

Albertine. Une partenaire de Sarah Bernhardt était comme toi. Le jour où elle l'a dit, tu sais ce que Sarah Bernhardt a répondu ?

Edouard. Non !

Albertine. Mademoiselle, vous aurez le trac quand vous aurez du talent.

Edouard. Ah bon, tu es sûre ?

Albertine. Certaine ! Depuis, tous les professionnels savent que celui qui n'a pas le trac, n'a pas de talent.

Edouard. (*À Jacqueline*). Tu crois que c'est vrai ?

Jacqueline. Je m'en fous.

Edouard. Si c'est vrai, cela voudrait dire que je n'ai aucun talent. Il faut être fou pour monter sur scène sans avoir de talent.

Jacqueline. Ça te fout le trac ?

Edouard. Oui !

Jacqueline. Et bien alors, si tu as le trac, le talent est revenu.

Catherine revient, on dirait qu'elle a reçu un coup mortel.

Albertine. (*Amusée*). Comme le temps passe !

Catherine. Quel choc !

Albertine. Tu comprends pourquoi le bouton est parti ?

Catherine. Qu'est-ce que j'ai changé ! Pourquoi vous ne m'avez rien dit ?

Albertine. Parce qu'on ne voulait pas te faire de peine.

Jacqueline. Mais non ! Parce qu'on ne savait pas que tu ne te regardais plus dans la glace depuis vingt-cinq ans.

Catherine. Comment peut-on changer à ce point ?

Jacqueline. Mais tu n'as pas plus changé que nous.

Catherine. Si, je vous vois et vous, vous n'avez pas changé.

Albertine. Je crois qu'elle a raison.

Jacqueline. Oui et bien tu vas le lui prouver. Tu peux lui montrer ta carte d'identité, Albertine. (*Un temps*). Pour lui montrer que tu as beaucoup moins changé qu'elle. (*Autoritaire*). Albertine ! Tes papiers !

À contrecœur, Albertine lui montre ses papiers sur lesquels figure une photo qui date de quelques années. Jacqueline les montre à Catherine qui se trouve immédiatement rassurée.

Catherine. Pauvre Albertine ! Et moi qui osais m'appesantir sur mon sort.

Elle part sincèrement navrée.

Albertine. (*Incrédule*). Est-ce qu'il lui arrive de réfléchir de temps en temps à ce qu'elle dit ?

Jacqueline est ravie, mais pas pour longtemps.

Rosette. Il y en a du texte ! Comment va-t-on faire pour retenir tout ça ?

Edouard. Moi, j'ai une méthode infallible. J'utilise des moyens mnémotechniques, des trucs si tu préfères.

Jacqueline. Je préfère.

Edouard. Par exemple ! Pour retenir le prénom de mon personnage, je pense à De Gaulle. Parce que mon personnage s'appelle Charles.

Albertine. Heureusement qu'il ne s'appelle pas Adolf.

Edouard. (*À Jacqueline en homme fier de sa trouvaille*). Pas mal !

Jacqueline. Oui ! Sauf qu'on ne dit jamais ton prénom dans une pièce.

Edouard. Oui, je l'ai remarqué. Seulement c'était trop tard, j'avais retenu. Par contre, le nom de famille du cocu, tu sais le rôle que va (*insistant sur le « re »*) rejouer Ferdinand, je le dis trois fois. Je pense aux loups et au festival de Canne. Je me dis qu'au Festival de Canne, il doit y avoir beaucoup de loups.

Rosette. C'est comment encore, le nom de son personnage ? Je ne m'en souviens jamais.

Edouard. (*Divisant bien les deux parties du nom*). Loucanos.

Jacqueline. Tu vas nous faire toute la pièce ?

Edouard. Tant qu'on est dans la mémoire. (*À Rosette*). Tu connais le prénom d'Elsheimer ?

Rosette. (*Étonnée de la question*). Le prénom d'Alzheimer ? Non !

Edouard. Mais si, cherche ! Je suis sûr que tu le connais.

Rosette. J'ai beau cherché, je ne trouve pas.

Edouard. Tu ne trouves pas ?

Rosette. Non !

Edouard. Et bien voilà ! C'est comme ça que ça commence.

Il est heureux de sa blague. Elle sort en pleurant.

Albertine. Pour une fois, ce n'est pas moi.

Jacqueline. C'est malin ! Tu sais qu'elle est hypersensible.

Edouard. Je vais la consoler.

Il sort.

Scène 5

Jacqueline. (*Au public*). Si on monte sur scène, c'est que les miracles existent.

Ferdinand entre. Immédiatement, Albertine prend la pose d'une femme qui s'attend à séduire.

Ferdinand. Désolé, je ne pourrai pas jouer.

Jacqueline. (*Au public*). Qu'est-ce que je vous disais !

Ferdinand. Je n'y arriverai jamais.

Jacqueline. Comment ça ?

Ferdinand. Je n'arriverai jamais à mémoriser tout ça. Même en coupant, il y a trop de répliques. Désolé, ma vieille.

Jacqueline. Comment tu m'as appelée ?

Ferdinand. (*Insistant sur son problème*). Je n'ai plus de mémoire, tu comprends ?

Jacqueline. Attends, je vais t'aider.

Ferdinand. Ça va ! Édouard a passé la soirée d'hier à m'exposer ses trucs. J'ai dû dire que je n'avais plus de problèmes, sinon, on passait la nuit.

Jacqueline. Ils sont peut-être utiles, ses trucs !

Ferdinand. Pour ma première réplique, il m'a expliqué que je devais me dire que c'était moi qui parlais afin de retenir le premier mot « je ». Ensuite, je devais penser à Edith Piaf et songer que j'étais impatient de l'entendre. Tout ça pour retenir : « je piaffe d'impatience ».

Jacqueline. Mais enfin tu n'as jamais eu de problèmes jusqu'ici.

Ferdinand. Jusqu'ici, je n'avais pas 70 ans.

Jacqueline. Mais qu'est-ce que c'est que 70 ans !

Albertine. Il y en a qui deviennent Présidents à cet âge-là !

Ferdinand. Ce n'est peut-être pas un bon exemple.

Jacqueline. N'empêche que tu imagines le Président à l'Assemblée Nationale « Monsieur, je ne peux répondre à votre question, je suis amnésique » !

Ferdinand. Les Présidents n'ont pas le droit d'aller à L'Assemblée Nationale. (*Presque inquiet*). C'est peut-être pour ça d'ailleurs.

Jacqueline. T'as fini ton numéro ?

Ferdinand. Il n'y a pas de numéros. Avec l'âge, je me sens devenir amnésique.

Jacqueline. T'as vraiment une tête d'amnésique.

Ferdinand. Le président a peut-être un spécialiste qui le suit tout le temps.

Jacqueline. Sarkozy ! (*Ou un autre nom suivant l'actualité*). Je me suis toujours demandé où il était passé.

L'auteur compte sur la comédienne pour adapter cette dernière phrase en fonction du pays et de l'actualité.

Ferdinand. Je ne blague pas. (*Solennel*). Jacqueline, je deviens amnésique.

Jacqueline. Bien sûr ! (*Montrant une chemise*). C'est quoi ça ?

Ferdinand. Hein ?

Jacqueline. Je te demande ce que c'est.

Ferdinand. Une chemise, pourquoi ?

Jacqueline. (*Montrant une chaussure*). Et ça ? (*Un temps*). Réponds !

Ferdinand. Une chaussure.

Jacqueline. (*Montrant une table*). Et ça ?

Ferdinand. Une table !

Jacqueline. (*Montrant un verre*). Et ça ?

Ferdinand. Un verre !

Jacqueline. (*Montrant sa poitrine*). Et ça ?

Ferdinand. Une poitrine.

Jacqueline. Qui est ? (*Un temps*). Si tu manques de diplomatie, l'amnésique, tu as une baffé.

Ferdinand. Belle !

Jacqueline. Pas mal pour un amnésique.

Ferdinand. C'est pas pareil !

Jacqueline. (*Affirmative*). Si ! (*Un temps*). Pour ton cerveau, retenir « Rodrigue, as-tu du cœur ? » ou « Jacqueline a une belle poitrine », c'est pareil. Sauf que pour Rodrigue, on n'était pas sûr.

Scène 6

Édouard entre en cajolant Rosette.

Édouard. Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin.

Rosette. Écoute Jacqueline ! Pour se fait pardonner, il me récite du Ronsard.

Ferdinand. Non ! Du Malherbe ! Et encore ! (*Prenant le ton professoral qu'il adore*). Parce qu'à l'origine, il avait écrit « Et Rosette vécut ce que vivent les roses, l'espace d'un matin » pour consoler un copain qui venait de perdre sa fille qui s'appelait Rosette. Ce qui est beaucoup moins esthétique. (*Pouffant de rire*). Faut dire qu'il doit être difficile de faire un beau vers avec un prénom ridicule.

Il se rend compte trop tard de sa gaffe.

Rosette. Je m'appelle Rosette.

Ferdinand. (*Avec une lâche mais totale mauvaise foi*). Oui, je sais ! Pourquoi me dis-tu ça ?

Rosette. Tu viens de dire que c'est un prénom ridicule.

Ferdinand. Moi j'ai dit ça ?

Ils font oui.

Je ne m'en souviens plus.

Rosette. Pourtant, tu l'as dit.

Ferdinand. Et quand je dis à Jacqueline que je deviens amnésique, elle ne me croit pas.

Albertine. (*Qui a envie de connaître la suite*). Tu n'as pas fini ton histoire. Pour une fois qu'il se dit quelque chose d'intéressant.

Ferdinand. (*Lâchement heureux de pouvoir passer à autre chose*). Oui ! Malherbe avait écrit « Et Rosette vécut ce que vivent les roses, l'espace d'un matin ».

Rosette. Et c'est à ce moment de ton récit que tu as dit que Rosette était un prénom ridicule. Ça te revient maintenant ?

Jacqueline. *(Pour que les choses s'arrangent).* Ce n'est pas lui ! C'est Malherbe qui a trouvé Rosette ridicule.

Ferdinand. *(À Jacqueline).* Mais pas du tout ! Tu n'as rien compris.

Rosette. Ah tu vois qu'il trouve mon prénom ridicule ! *(Pleurant).* Alors que c'est ma maman qui me l'a donné.

Edouard. Mais c'est parce qu'elle était morte.

Les autres sont perplexes, il insiste.

Évidemment, Rosette, c'est un très beau prénom, mais qui devient ridicule dès qu'on meurt.

Rosette. Tu dis ça pour me faire plaisir.

Albertine. Non ! Meurs et tu verras comme Rosette devient ridicule.

Rosette. Je ne verrai rien puisque je serai morte.

Jacqueline. Et bien tu ne te rends pas compte de la chance que tu as.

Edouard. Allez finis ton histoire avec Mauvais Gazon.

Ferdinand. Malherbe !

Edouard. C'est l'inconvénient avec les moyens mnémotechniques, parfois ça dérape.

Ferdinand. Donc, il avait écrit « Et Rosette vécut ce que vivent les roses, l'espace d'un matin ». Ce qui est très joli comme prénom, mais

Il hésite mal à l'aise, mais Edouard vient à sa rescousse.

Edouard. Un peu ridicule comme elle était morte.

Ferdinand. Mais comme il n'écrivait pas très bien. Je veux dire qu'il ne faisait pas très bien les lettres. Oui parce que, à l'époque, il n'y avait pas d'ordinateurs. L'auteur écrivait à la main et l'imprimeur devait tout taper.

Rosette. *(Sincère).* Non ?

Jacqueline. *(Ironique).* Mais comment a-t-on pu vivre comme ça ?

Albertine. La suite !

Ferdinand. Alors, l'imprimeur au lieu de lire « Rosette vécut ce que vivent les roses, l'espace d'un matin » a lu « Et Rose, elle vécut ce que vivent les roses, l'espace d'un matin ». Et voilà comment c'est un imprimeur qui a écrit le seul vers de Malherbe qu'on ait retenu.

Edouard. Et qu'on attribue à Ronsard.

Rosette. Par erreur !

Jacqueline. Si ça tombe, l'imprimeur s'appelait Ronsard.

Edouard. Peut-être qu'il imprimait sous un pseudo !

Catherine. *(Entrant).* Qu'est-ce qu'il se passe ?

Jacqueline. C'est l'amnésie qui nous a donné une leçon d'Alzheimer.

Catherine. À ce propos, Rosette, son prénom c'est Aloïs.

Edouard. Alors, si c'est Aloïs, on peut jouer

Jacqueline. On joue ?

Ferdinand. On joue !

Rosette. On joue !

Catherine. On joue !

Albertine. Si on joue, je descends.

Jacqueline. D'ailleurs on a joué.

Albertine. (*Contrariée*). On a joué ?

Rosette. C'est vrai ça, on a joué.

Edouard. On a joué ? Mais il fallait me le dire, j'ai oublié d'avoir le trac.

Rosette. (*Au public*). Et vous avez compris tout ce que je disais.

Catherine. Et personne ne m'a vu de boutons sur le nez.

Ferdinand. Et vous avez vu ? Je n'ai pas eu de trou.

Albertine. Je vous avais dit que si je montais sur scène, ils me feraient jouer.

Jacqueline. Et bien, puisqu'on a joué, on peut saluer.

Et ils saluent alors que le rideau se ferme.

<p>Bernard FRPIAT 25 rue de la Croix Nivert 75015 PARIS Tél. : 01.47.83.94.72. http://pascal.rabier.free.fr Dépôt : SABAM (Belgique) Responsable: Yves Haubourdin (00 32 2 286 82 73) yves.haubourdin@sabam.be Merci de noter que cette pièce est déposée à la SABAM et non à la SACD</p>

DU MÊME AUTEUR...

Le Juge et le Ministre suivi des **Killers** (théâtre). Paris 2005. Éditions GUNTEN.

Les Killers « *Je ne connais rien de plus jubilatoire que d'interpréter un personnage qui assouvit une légitime vengeance. Il suffit de voir le nombre de vedettes qui ont joué le Comte de Monte-Cristo. Malheureusement, de tels rôles au féminin sont rares. Il faut dire que la vengeance nécessite une vive intelligence et que la plupart des auteurs sont des hommes... Lorsque s'est présentée l'occasion de jouer Sylvie qui, pendant plus d'une heure, se venge patiemment d'un mufle qui s'est cru killer, je ne l'ai pas laissée passer. On devrait conseiller la lecture de cette pièce à toute femme victime d'une goujaterie.* » (Nadia Moreau, Comédienne)

Le Juge et le Ministre « *Deux êtres forts, durs, insensibles (en tout cas en apparence) qui s'affrontent droit dans les yeux est toujours un spectacle original. En jouant ce rôle du Juge, je me remémore les westerns de Sergio Leone qui ont bercé mon enfance. Avec un plaisir extrême, j'y retrouve la même force, la même tension et, surtout, le même humour.* » (Jean-François Warmoes, Comédien).

Les Monstres ordinaires (recueil de nouvelles). Paris 2003. Éditions GUNTEN.

22 textes inspirés de la fable « le loup et l'agneau » qui racontent l'histoire tragique de la violence face à l'innocence, du pouvoir de la méchanceté sur la gentillesse. Parfois la gentillesse prend le dessus, mais n'utilise-t-elle pas une autre forme de méchanceté ? « *Si ces innocents récits pouvaient apporter un réconfort aux agneaux et dépouiller les loups de leur carapace de faux prétextes, ils n'auraient pas été complètement inutiles. En tout cas, il faudrait les conseiller à toute personne qui possède une ombre de pouvoir* » (Aimé Stelling)

Winston Churchill. La décision qui sauva le monde (théâtre). Paris 2001. Éditions de l'Harmattan.

La pièce décrit l'hypothétique rencontre entre Churchill et Hess, le 10 mai 1941. Hess veut que l'Angleterre cesse le combat, Churchill voudrait savoir quand l'Allemagne attaque la Russie. Chacun essaye de soutirer à l'autre ce qu'il désire. N'hésitant pas à puiser dans des documents historiques et dans les discours de Churchill, elle permet de comprendre comment et pourquoi ce dernier prit la décision de poursuivre la lutte. Décision qui sauva le monde.

Le Siècle des Pardase (roman). Paris. 2000. Éditions GUNTEN

Nous sommes le 21 novembre. Bertrand Pèlerin déposé voilà 27 ans dans un orphelinat par sa mère soucieuse de le protéger a reçu une lettre bizarre l'invitant à retrouver ses origines. Il va découvrir les branches survivantes de cette famille de fous, son histoire et vivre un week-end que les vieux auraient voulu pacifique, mais qui sera meurtrier car la vengeance de Théophile Pardase ne s'arrête que le lundi 23 novembre.

Se Réconcilier avec l'Orthographe. Paris. 1997. Éditions DEMOS

Cette méthode, évitant les règles grammaticales, offre une multitude de moyens mnémotechniques empreints d'humour afin d'écrire sans faute.

Comment réussir vos examens ? Paris. 2007. Éditions DEMOS.

Partant du principe que l'intelligence ne vous dispense pas d'être malin, ce livre vous offre une série d'astuces afin de mettre toutes les chances de votre côté.

Pièces de théâtre accessibles gratuitement sur Internet : <http://pascal.rabier.free.fr>

Bernard FRIPIAT. 25 rue de La Croix Nivert. 75015 Paris. Tél. : 01.47.83.94.72. b.fripiat@noos.fr